

AFRIQUE DU SUD, au large de Gansbaai, juin 2005. Marjorie est enceinte de six mois. Elle nage avec masque, palmes et tuba, à quelques dizaines de mètres du bateau quand, tout d'un coup, il lui semble voir une masse qui se rapproche. Tout va très vite dans sa tête, la *Shark Alley*, ce couloir marin connu dans le monde entier pour sa concentration de grands requins blancs, les gestes qu'il faut accomplir, ceux qu'il faut à tout prix éviter. Marjorie sait quoi faire. Elle l'a appris. Sans perdre son sang-froid, car la peur énerve les squales, elle s'immobilise à l'horizontale, les bras en croix. Son ventre est lourd, il l'attire vers le fond, mais elle résiste. Elle craint surtout d'être confondue avec une otarie, dont les requins raffolent. La bête est colossale, impressionnante. Et figée. Comme aimantée par cette forme ronde immergée. Son immobilité dure de longues minutes – une éternité –, après quoi le requin se met à tourner autour de Marjorie. Lentement.

Si lentement que les deux garçons sur le bateau ont le temps de compter avec elle jusqu'à sept. Sept tours. Marjorie ne sait plus si elle doit bouger ou rester inerte. Le requin a l'air calme, il maintient une distance raisonnable. Elle a le temps de mesurer la bête. Cinq mètres, évalue-t-elle. Le moindre coup de queue peut être fatal, sans parler du coup de gueule. Marjorie est partagée entre une excitation infinie et une peur abyssale. Mais il ne se passe rien. Les sept tours effectués, le requin s'éloigne, comme déçu. Marjorie, les membres engourdis et tétanisés, patiente encore quelques secondes avant de rejoindre l'embarcation.

*

Région Languedoc-Roussillon, pays d'Uzès, village de Montaren, août 2010. La cloche de l'église vient de sonner huit coups quand Marjorie est réveillée par un grand fracas. Le bruit provient de la maison d'à côté. Elle se lève avec peine, vérifie l'heure sur l'écran de son téléphone portable, constate qu'elle a un message et, alors même qu'elle croit son esprit endormi, se surprend à hésiter entre écouter son répondeur immédiatement et enfiler une robe pour aller voir d'où émane le bruit, puis elle finit par appuyer sur la touche

« message ». C'est Coralie. Marjorie j'ai mal à mon présent Je t'assure je me sens à un moment charnière de ma vie écartelée entre le rire naïf de l'enfant et la gravité chaotique de l'adulte C'est l'angoisse anticipée de la vieillesse précoce Il y a urgence Je viens de lire une phrase Attends que je la retrouve c'est dans le livre de sociologie que je suis en train de lire Ah voilà *La dépression est une pathologie de la honte et du vide, une tragédie de l'insuffisance* Insuffisance d'être soi Incapacité d'être à la hauteur mais impossibilité de l'exprimer Écoute ça *La dépression est la contrepartie d'un monde où la question d'être libre n'est plus un idéal à atteindre, mais une montagne à gravir. Ce n'est plus l'angoisse de franchir des interdits, mais le poids du possible...* Marjorie coupe avant la fin. Mais où vas-tu chercher tout ça, Coralie ? se demande-t-elle avec un air à la fois attendri et agacé, en jetant son téléphone sur le lit.

*

La propriétaire de la maison voisine est une femme de soixante-quinze ans. On raconte qu'enfant elle a fui un petit village près de Limoges, pendant la guerre, cachée sous une couverture dans une carriole. Avant de partir, sa mère lui avait donné une boîte de chocolats,

en lui interdisant d'y toucher pendant le voyage ; mais, sur le chemin qui la conduisait en lieu sûr, la petite Justine, qui gardait précieusement le trésor sous son bras, avait cédé à la gourmandise. Les chocolats s'étaient alors mis à taper le couvercle de la boîte en métal sous les sursauts de la carriole qui brinquebalait, ce qui risquait à tout moment d'éveiller les soupçons et de confondre la fillette. On raconte aussi que depuis lors, sur sa table de nuit, Justine conserve précieusement une pile de livres sur la Shoah et une boîte de chocolats entamée.

*

Fin juillet, Marjorie s'était retrouvée à New York, pour rencontrer l'équipe de direction de la Juilliard School, *l'une des plus célèbres écoles de spectacle du monde, à la fois conservatoire de danse, de musique et d'art dramatique, où sont passés Pina Bausch, Miles Davis, Renée Fleming, Yo-Yo Ma, Steve Reich, William Hurt ou Nina Simone, qui préparait l'Institut Curtis où elle fut finalement refusée parce qu'elle était noire*, avait-elle lu sur le site de présentation de l'école, dans l'avion. « La Juilliard », comme l'appellent les connaisseurs, devait son nom à un certain Augustus D. Juilliard, né de parents immigrés

huguenots. Le mot « huguenot » avait retenu l'attention de Marjorie. Elle y avait vu un signe et s'était promis d'en parler à Paul dès son retour.

Le dernier soir, elle avait assisté à une répétition dans l'une des salles de spectacle de l'école. Sur la scène, un homme et une femme dansaient un duo sur la musique du film *The Hours*, composée par Philip Glass, un ancien de la Juilliard lui aussi. Filippo Gleaman, le chorégraphe, était assis au douzième rang, en plein milieu, et paraissait très concentré. De temps en temps, il se levait brusquement de sa chaise et marchait jusqu'au plateau pour reprendre un des danseurs ou commenter son dernier enchaînement. La première fois qu'il se leva, Marjorie n'y prêta pas attention. C'est la deuxième fois qu'elle remarqua ses bottes en caoutchouc. Dans le documentaire qu'elle avait vu quelques mois auparavant sur les répétitions du *Sacre du printemps* de Pina Bausch, la chorégraphe allemande avait mis sur la tête un bonnet d'aviateur, ses jambes étaient couvertes d'un pantalon bouffant, elle fumait cigarette sur cigarette et portait des bottes de caoutchouc. Était-ce un clin d'œil de la part de Gleaman ou un gri-gri ? Au fond, peu importait. La chorégraphie qui se jouait sur la scène était tellement puissante qu'il ne fut pas difficile à Marjorie de sortir de sa rêverie.